

revanche, nous avons la saison d'été plus belle, plus salubre qu'en aucun autre endroit de notre pays; nous avons l'air frais et pur de la mer, et, tandis que nos frères Québécois rôtissent sous un soleil brûlant, nous jouissons ici d'une température agréable et qui, dans les plus grandes chaleurs, n'est jamais accablante. L'été, en un mot, semble vouloir nous faire oublier les ennuis de l'hiver, en étalant à nos regards les beautés de tout genre d'une nature pittoresque et grandiose.

La monotonie des longs jours de l'hiver commence à disparaître vers la fin d'avril. Les pêcheurs préparent déjà leurs agrès de pêche; on se hâte partout de faire les préparatifs du rude et si pénible métier de sillonner en tout sens les eaux de la mer, pour tirer de son sein la subsistance de tant de familles. Ici on radoube les berges, on les calfat, on les flambe; là, on fait les ailes de la berge, qui la feront voguer si rapidement et si lestement sous le souffle des vents. On s'applique surtout à donner à ses agrès toutes les proportions, les conditions de vitesse; car si on allait se faire passer par les autres pêcheurs, en revenant des bancs, ou en y allant, quelle humiliation! quelle honte! et surtout quelle bordée de sarcasmes de la part des vainqueurs!... Plus loin, on répare les déchirures faites aux voiles par la tempête, l'automne précédent; puis on travail aux filets, aux seines; on pose les tangons, etc. Enfin, partout règne une activité qui forme un contraste frappant avec les jours mornes et tranquilles des cinq mois de réclusion. Chaque arrivage nous amène des centaines de pêcheurs du district de Québec, des Etats-Unis et d'Europe même. L'on sent que l'hiver est fini et que la belle saison, la saison de l'abondance arrive. Déjà, on a pris quelques morues: la nouvelle s'en répand partout avec la rapidité de l'éclair, et tous les pêcheurs se lancent à l'envi sur la mer et vont lui demander la nourriture de leurs familles. C'est alors que Percé présente un aspect qu'on ne se lasse jamais d'admirer:

" Depuis cinq ans entiers chaque jour je le vois,  
" Et crois toujours le voir pour la première fois."

Mais il est un endroit entr'autres où j'aime à aller souvent contempler le vaste et magnifique panorama, qui, de là, se déroule de toutes parts aux regards de l'amateur de la nature. Ce site avait été remarqué par les Français, les premiers pêcheurs de la côte, qui lui donnèrent le nom de Mont-Joli, qu'il porte encore. Ce joli mont forme un promontoire qui va s'élevant en amphithéâtre jusqu'à la hauteur de 125 pieds, et présente à la mer ses flancs escarpés et taillés presque perpendiculairement. On gravit la pente un peu roide du Mont-Joli du côté de terre sur une lisière étroite qui s'élargit à mesure qu'on avance et que la nature recouvre, tous les printemps, d'un riche tapis de verdure. Arrivé sur la crête, on se repose sur un plateau, de forme elliptique, et au milieu duquel on a planté une haute croix, qui étend ses deux bras sur les deux anses du village, comme pour les protéger.

C'est assis au pied de cette croix, quand le soleil est au déclin de sa course diurne, qu'il fait bon de respirer l'air frais de l'océan que la brise de la mer nous apporte sur ses ailes. Quels beaux points de vue de tous côtés! Comme on remercie l'Être Suprême d'avoir parsemé sous nos pas tant de beautés naturelles; d'avoir créé pour sa créature toutes ces merveilles qui annoncent sa puissance et sa bonté!

Derrière moi, au couchant, se dresse le Mont Sainte-Anne, cachant sa tête altière presque dans les nues. Le flanc qui est exposé au vent, dont les rafales sont si violentes ici, est hérissé de sapins rabougris, tandis que l'autre côté est couvert de jeunes arbres verts et ondoyant mollement sous l'haleine plus légère de la brise. D'ici, je vois l'église avec son clocher élané; elle est située au pied même de la montagne et se dessine parfaitement sur le fond vert du versant qui regarde l'orient. Le Mont Sainte-Anne, qui termine la chaîne des monts Chicchaks ou Notre-Dame (ces monts font partie des Alléganies ou Apalaches), est le baromètre que la Providence a mis là pour nos pêcheurs. Quand la cime se couvre de son bonnet, suivant leur expression, quand elle se cache dans un brouillard épais, la pluie et le mauvais temps ne sont pas loin; et ils se trompent rarement.

Un peu plus loin du Mont Sainte-Anne, s'élançant vers les nues les hautes falaises et les pics aux milles formes fantastiques, qui se mirent dans l'eau diaphane de la mer. En certains endroits, leur base, minée par les vagues en furie, laisse voir ça et là des grottes profondes, qui ne manqueraient pas d'être habitées par des fées ou des naïades, si nous étions encore en ces temps de la mythologie païenne. Ailleurs, ces falaises surplombent au-dessus des eaux d'une manière effrayante pour ceux qui sont au pied et qui ne peuvent s'empêcher de tressaillir en regardant ces masses énormes suspendues sur leurs têtes, et qui menacent de les engloûtir dans l'abîme.

A droite, j'aperçois de chaque bord du chemin tortueux qui conduit à la Baie-des-Chaleurs, les maisons coquettes du Cap-Blanc et de l'Anse-du-Cap. A l'heure actuelle, ce chemin est rempli de voitures, presque toutes traînées par des bœufs, qui charroient sur les terres les têtes de morue entassées sur le rivage, et qui fournissent un excellent engrais, surtout pour les terrains humides. Chaque voiture est montée par une jeune Gaspésienne, qui, pour se faire oublier la marche lente et monotone de son indolent quadrupède, chante gaiement les airs du pays.

Mais voyez à gauche le petit village de la Malbaie et de la Pointe St. Pierre, dont les maisons semblent d'ici être baignées dans l'eau. Au-dessus et loin derrière la Pointe St. Pierre, apparaissent les montagnes situées à l'entrée de la Baie de Gaspé et dont l'une d'elles porte le nom assez étrange, mais bien connu de la vieille. Ce nom fut donné par les pêcheurs français à un quartier de rocher isolé qui, vu de loin et de côté, ressemblait beaucoup à une grand'maman, coiffée du bonnet des anciennes du bon vieux temps. La vieille était connue et respectée de tous les marins, et c'était lorsqu'on passait devant elle qu'on baptisait ceux qui descendaient pour la première fois sur la côte de Gaspé. Mais le temps, qui ne respecte rien, ou plutôt, la mer en courroux vint, il y a déjà plusieurs années, se ruier avec plus de fureur que jamais contre la pauvre vieille, déjà courbée sous le poids de son grand âge et la précipita de son piédestal. Son corps gigantesque forme aujourd'hui un écueil à fleur d'eau; c'est le seul tombeau élevé en l'honneur de cette illustre défunte. Les voyageurs peuvent néanmoins admirer encore le bonhomme, à quelques pas en arrière de sa regrettable compagne; avec son gros casque enfoncé sur les yeux et le dos appuyé à la montagne, vous diriez qu'il pleure la mort de sa vieille et qu'il craint d'être, à tout instant, enseveli dans les eaux à ses côtés.

Laissons-le en paix avec son deuil et ses craintes, et regardons plus loin cette multitude de bâtiments qui se perdent à demi dans la perspective de la mer et du ciel. Les uns sont en route pour l'Europe ou en reviennent; d'autres sont occupés à la pêche du maquereau, de la morue, etc. Puis, un peu en deçà, voyez-vous tous ces points noirs qui semblent autant de petites coquilles flottantes? Ce sont les berges des pêcheurs qui déjà appareillent pour entrer au port.

Comme notre vue se fatigue de la couleur éblouissante de la mer, dorée par les rayons obliques du soleil, reposons nos yeux sur le fond vert de la petite île Bonaventure, située en face, à deux tiers de lieue de nous. Cette île est protégée par la nature avec un amour tout maternel. Son terroir fertile est abrité par les hautes falaises qui la ceignent presque en entier, et ne s'affaissent au niveau de l'eau que sur un seul point assez étroit, pour former un crique à l'abri des vents du large, situation favorable aux habitations de pêche que nous apercevons d'ici. Les bords escarpés de l'île Bonaventure sont plus sauvages et plus pittoresques du côté de l'est que du côté de la terre ferme, et fournissent aux chasseurs habiles du gibier en abondance. Le bois, qui en couronne le sommet, forme un lieu de promenade délicieux en face de la mer sans limite. Outre ces beautés naturelles, l'île offre de grands avantages à nos pêcheurs, qui jettent leurs lignes sous son abri, lorsque le gros vent ne leur permet point d'aller sur les grands bancs: aussi, ont-ils coutume de dire souvent: "Quelle bonne aventure pour nous d'avoir cette île qui nous protège contre les vents: sans elle, combien de jours pendant l'année où nous ne pourrions pêcher!" Ce point est de plus le rendez-vous d'un grand nombre de pêcheurs canadiens, acadiens et jersais, qui le choisissent de préférence à cause de sa position avantageuse. En été, l'île Bonaventure est une véritable fourmière; en hiver, il n'y reste que les insulaires véritables, au nombre de 10 ou 12 familles, qui se trouvent alors tout-à-fait isolées, quand le grand froid ne leur construit pas un pont de glace, ce qui arrive assez rarement.

Cependant le soleil baisse sur l'horizon, et j'ai encore sous mes yeux un ciel magnifique qui réfléchit ses dernières lueurs. Les deux anses, à gauche et à droite, sont remplies d'hommes et de femmes, occupés à préparer la morue prise durant la journée. J'entends d'ici les gais propos, les ris bruyants qui montent jusqu'à moi. J'entends aussi les chansons normandes et bretonnes que chantent à pleine poitrine ceux qui vont tendre les filets au large pour la boulette du lendemain. Une multitude innombrable d'oiseaux, qui habitent la cime du Rocher-Percé, volent en tous sens autour et au-dessus de moi, s'ébattent, tournoient et remplissent l'air de leurs cris aigus.

Mais bientôt ce bruit confus s'apaise: le soleil a, depuis quelques instans, disparu derrière les montagnes, et c'est l'heure que Lamartine peint si bien dans les beaux vers de "La prière."

" Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,